

# Livre-fiction « Ecrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaïto

Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard

Version néerlandaise : Peter Keijers

Version allemande : Andréas Peil

## Avant-propos

Le texte qui suit a été écrit par Monsieur Kamigaïto après qu'il ait quitté la Belgique. Il l'a présenté à un jury littéraire de la région de Hida au Japon, qui lui a décerné le premier prix.

Ce n'est pas un reportage, mais une œuvre de fiction ; le karaté est avant tout l'occasion de découvrir un nouveau monde ; ce n'est pas le sujet principal de cette histoire.

Dans le récit que fait son personnage qu'il appelle Sawada Yasuhiko, Monsieur Kamigaïto mêle un peu d'inventions aux souvenirs tirés de son second voyage au Burundi ; en effet, à la fin de l'année 1982 il est retourné seul au Burundi, après y avoir déjà passé deux mois entre la fin de 1981 et le début de 1982.

Peu d'entre nous le savent ou même s'en doutent, mais, à un talent certain, Monsieur Kamigaïto joignait une connaissance approfondie du japonais, et l'étendue de sa culture littéraire m'étonnait souvent ; sans rien d'abstrait ou d'académique d'ailleurs : il lisait sa vie en termes littéraires et ses lectures éclairaient sa vie.

Son récit « **Ecrit de Bujumbura** » paraîtra par épisodes sur le site [www.wado-kamigaito-ryu.be](http://www.wado-kamigaito-ryu.be) créé par Xavier Wispenninckx. La traduction en néerlandais est supervisée par Peter Keijers tandis que Andréas Peil s'est chargé de revoir la traduction en allemand.

Jean-Maurice Huard

Le chapitre 1 prochainement sur le site [www.wado-kamigaito-ryu.be](http://www.wado-kamigaito-ryu.be) ...



回教寺院の風景

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

# Écrit de Bujumbura

---

**Livre-fiction « Ecrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito**

**Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard**

**Version néerlandaise : Peter Keijers**

**Version allemande : Andréas Peil**

## Chapitre 1

Quand l'Afrique est-elle entrée dans ma vie ? se demande Yasuhiko Sawada. Son avion a quitté Bruxelles au milieu de la nuit pour atteindre l'Afrique au petit jour et atterrir à Nairobi au Kenya à huit heures du matin. Il se souvient avoir regardé avec amusement par le hublot pour voir s'il n'y aurait pas un lion ou un zèbre.

Tous les employés de l'aéroport étaient blancs, mais quand la porte s'est ouverte, ce sont des employés noirs, au nombre de cinq ou six, qui ont fait une entrée dansante dans l'appareil ; leurs pantalons informes laissaient apparaître leurs fines chevilles. Avec de longues serpillières, ils se sont mis à briquer l'intérieur de l'avion.

Est-ce à ce moment-là que l'Afrique lui est entrée dans la peau ?

Une heure plus tard, arrivée à Kigali au Rwanda. Pendant une heure environ, il a fallu patienter dans une salle d'attente semblable à celle d'une caserne. On y voyait des noirs, des blancs et des asiatiques ; bref, un véritable échantillon de l'humanité. Comme la prairie aux alentours était comme partout ailleurs, il ne s'est pas senti dépaysé. Au mur l'horloge donnait une heure de fantaisie ; un peu plus loin étaient affichées des photos de lions et de crocodiles, juste à côté de la photo d'un bel homme en uniforme, sans doute le président du pays.

N'est-ce pas à ce moment-là que l'Afrique s'est introduite dans le cœur de Sawada.

De Kigali à Bujumbura le vol n'a pas duré vingt-cinq minutes. Au guichet de l'immigration, on lui a remis une déclaration à remplir. Comme il n'avait pas encore décidé où séjourner, il a laissé la case « lieu de résidence » en blanc.

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

« Je suis invité par le Puma, le club de karaté. »

« Dans ce cas, venez par ici ! »

Tout le personnel de l'aéroport était visiblement au courant ; on l'a fait passer par un couloir séparé. Car là-bas l'expression « faire la queue » n'a aucun sens. Les passagers noirs passent devant les blancs en se donnant de grands airs. Petit comme il est, Sawada n'avait aucune chance de se glisser dans une de ces files, mais quand on l'a traité en VIP, il s'est senti mieux. Un groupe de jeunes noirs observait la scène d'un air hilare qui lui faisait chaud au cœur. Certains cachaient derrière le dos d'un ami, des sourires malicieux, comme ceux d'écoliers qui viennent de faire une farce à son professeur. « C'est un copain du karaté ! »

Serait-ce plutôt là, dans ce pays et à ce moment, que l'Afrique l'a envoûté ?

...



Le livre « **Écrit de Bujumbura** » en langue japonaise de l'auteur **Yoshikazu Kamigaito** a été traduit en Français par **Jean-Maurice Huard**

# Écrit de Bujumbura

---

**Livre-fiction « Écrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito**

**Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard**

**Version néerlandaise : Peter Keijers**

**Version allemande : Andréas Peil**

## Chapitre 2

*(Lettre à mon maître de karaté)*

*Monsieur,*

*Comment allez-vous en cette fin d'année ?*

*Tous les jours je pense à vous écrire une chose ou l'autre, mais j'en reste à l'intention : j'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur. Le hasard m'a poussé à faire un voyage dont j'avais seulement rêvé jusqu'à présent ; voilà que je me trouve dans la République du Burundi, une des sources du Nil, au centre de l'Afrique. Sans doute avez-vous des souvenirs de voyages semblables aux miens. Au siècle passé, sont parus nombre de récits d'explorateurs européens et américains, rivaux dans la recherche des sources du Nil ; c'est avec une grande excitation qu'enfant, je les lisais dans des magazines comme « Club des jeunes ». Maintenant je ne sais plus que penser.....l'Afrique.*

Une chambre lui a été réservée au troisième étage d'un bâtiment délabré en béton baptisé hôtel ; près de la fenêtre, est placée une table en bois noir sur laquelle brillent des traces de doigts. De la fenêtre de sa chambre il a vue sur la rue, ce qui lui plait beaucoup.

En ouvrant les rideaux à son réveil, il a été surpris de voir des couleurs (surtout du vert) aussi fraîches.

Les racines de gros arbres s'évasaient en éventail ; si intense était le vert du feuillage qu'il en paraissait presque bleu. Juste en face de l'hôtel, se trouvait un restaurant aux murs blanchis ; l'encadrement des fenêtres avait été peint en un bleu marine si brillant qu'il en était éblouissant ; bleues aussi les montagnes derrière l'hôtel, bleu enfin le ciel en arrière-fond ; ces trois nuances de bleu s'opposaient et leur reflet sur le blanc des murs s'imprimait dans les yeux.

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

D'après la carte, il se trouvait au centre de Bujumbura. Ce quartier, censé être une zone animée, se réduisait à quelques bâtiments clairsemés parmi les arbres ; au point que dans la voiture qui l'amenait de l'aéroport, il s'était demandé pourquoi on l'emmenait à la campagne.

*(suite de la lettre au Professeur Ooiso Tachifuru)*

*...Même si rationnellement je pensais savoir où j'étais, je n'arrivais pas à me débarrasser des clichés gravés dans ma mémoire d'enfant : cartes vierges, serpents venimeux, mouches tsé-tsé dans la jungle, indigènes armés de flèches empoisonnées. Jusqu'à ce que j'y vienne.*

*Le club de karaté du pays a été fondé par un étudiant rwandais à qui j'ai donné cours pendant ses années d'université en Belgique, il y longtemps déjà. Après qu'il ait quitté le Burundi pour rejoindre son poste aux Nations Unies en Suisse, les membres restés au pays ont continué à pratiquer le karaté. Il paraît qu'ils ont attendu pendant huit ans que je vienne leur faire passer les examens de grade. Contrairement aux attentes, le moral et le leadership de ce groupe de karaté dépasse de loin bien des clubs européens par l'engagement et le leadership ; tous travaillent avec un enthousiasme impressionnant et littéralement sans marquer de pause.*

*Tous les jours j'observe quelque chose d'intéressant, dont je vous ferai part dans mon prochain courrier.*

*En attendant, je vous prie de bien vouloir agréer l'expression de mon respect.*

*Ce 5 décembre 1982*

*Au Professeur Ooiso Tachifuru*

*Sawada Yasuhiko*

« N'êtes-vous pas le Dr Livingstone ? »

« C'est bien ça. »

C'est ainsi qu'aurait débuté la rencontre du siècle. D'après le jeune Stanley.

Cet événement a fait d'un jeune aventurier Américain un peu bizarre l'une des coqueluches de la société européenne. À l'endroit de leur rencontre, sur une hauteur à la périphérie de Bujumbura, il y a maintenant un monument - une pierre naturelle – sur laquelle sont gravés les noms des deux hommes ainsi que la date du jour de leur rencontre.

Bien plus tard il a appris que le texte originel de leurs premiers mots était « Dr Livingstone, je présume ». Sawada a découvert l'anecdote en troisième ou quatrième

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

primaire. Après la guerre, son père, expulsé de Taiwan, s'était retrouvé enseignant dans un coin perdu de la région de Hida. Il avait acheté à son fils unique un magazine pour enfants de son âge.

Du fait du rationnement du papier et de la faible circulation des livres et des magazines, les moyens d'écrire et de publier étaient très limités ; de ce fait, nombre d'écrivains célèbres acceptaient toutes les occasions d'écrire.

Ce qui explique qu'ils se soient lancés dans les publications pour la jeunesse qui, avec le recul, paraissent rédigées avec grand soin. Pour Sawada son enfance était une époque bénie, surtout lorsqu'il la comparait aux magazines actuels où dominent les bandes dessinées, les illustrations et les photographies.

Puis étaient parues des œuvres de Yamakawa Soji telles que « Le petit champion » et bien d'autres, par lesquelles, sans qu'il le sache, les profondeurs de l'Afrique noire avaient nourri ses rêves d'enfant.

Sans l'avoir cherché, Sawada avait réalisé un rêve d'enfance, et il en était tout ébloui. Tout d'un coup lui venait l'envie d'écrire à de vieux amis, à des connaissances perdues de vue depuis longtemps. Déjà la quarantaine ! Que de temps perdu. Mais son désir de reprendre contact était si vif qu'il a surmonté sa gêne pour se mettre à écrire des lettres, nombreuses et pour certaines, fort longues.

...

Le livre « **Écrit de Bujumbura** » en langue japonaise de l'auteur **Yoshikazu Kamigaito** a été traduit en Français par **Jean-Maurice Huard**

# Écrit de Bujumbura

---

## **Livre-fiction « Écrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito**

Traduction du Japonais et adaptation en Français: **Jean-Maurice Huard**

Version néerlandaise : **Peter Keijers**

Version allemande : **Andréas Peil**

### Chapitre 3

(Lettre à ma mère)

*Chère Maman,*

*Comme je vous l'ai écrit dans ma lettre envoyée de Bruxelles, je suis au Burundi depuis trois jours. L'hôtel où je suis descendu se trouve au centre de la capitale, dans la principale rue commerçante.*

*Je suis tout content d'y trouver pour un prix modique les papayes et les mangues que nous mangions à Taiwan. Les poissons sont également délicieux, mais lorsque je demande leur nom, on me répond invariablement que ce sont des « puka-puka ».*

*Comme il fait très chaud, je ne me promène que le matin ; l'après-midi, je fais une sieste. A mon départ de Belgique, le sol était couvert de givre ; mon corps s'était préparé à l'hiver en accumulant de la graisse sous la peau ; aussi j'attends patiemment qu'elle disparaisse.*

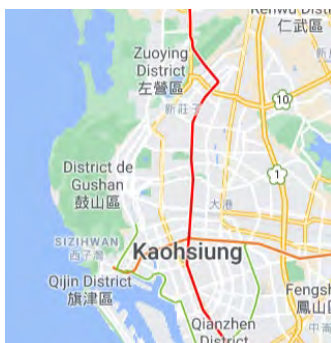
*Beaucoup de choses m'attendent ici, mais pour l'instant je prends du bon temps ; ne vous faites donc pas de souci. A bientôt.*

*Bujumbura, le 16 décembre 1982*

*A ma mère*

*Yasuhiko*

Dès le début en effet, de nombreux aspects du pays lui ont rappelé son enfance à Taïwan. La première



chose qui l'a frappé en sortant de l'hôtel, c'est l'odeur de l'herbe, tantôt sèche, tantôt fermentée. Et aussi le doux parfum des fleurs et les puissants arômes des fruits, l'odeur du foin qui se décompose sous le soleil, la puanteur des excréments et des charognes en décomposition ; toutes ces odeurs en se mêlant, formaient un cocktail d'arômes évocateurs. Dans notre vie intérieure, c'est l'odorat qui forme la couche la plus profonde, se disait-il. Cela faisait quarante ans déjà qu'il avait quitté Taïwan, mais le temps n'avait en rien estompé le souvenir des odeurs de son enfance ; ces

[www.wado-kamigaito-ryu.be](http://www.wado-kamigaito-ryu.be)



## **Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

mêmes odeurs lui emplissaient les narines dans les faubourgs de Kaohsiung et celles que dégageaient les Taïwanais qu'il croisait dans le quartier de Zuoying. Seule la couleur de peau des gens qu'il rencontrait le ramenait à la réalité.

Au petit déjeuner, Sawada a trouvé une mouche dans son café ; de sa cuiller il lui a évité la noyade, l'a déposée sur la soucoupe puis a bu un peu de café. Ce qui lui a donné un prétexte pour parler au serveur qui s'en était rendu compte.

- Il y avait une mouche dans mon café.
- Je vous en apporte un autre ?
- Oui, s'il vous plaît.

Alors qu'il lui tendait sa tasse, il a vu remonter à la surface du café un gros cadavre de mouche ; sans le savoir, il venait de boire un bouillon de mouche.

Les mouches du pays ne sont pas très adroites ; un autre jour, une grosse mouche embourbée dans la confiture se débattait pour en sortir. Le serveur tenait à l'œil beurre, confitures, pots de lait et paniers de pain ; il lui était facile d'en chasser les essaims de mouches, mais comme lait et pain étaient restés longtemps exposés en cuisine, il s'en dispensait en se disant sans doute qu'il était trop tard pour intervenir. Ce qui n'empêchait pas Sawada de chasser toutes les saletés noires qu'il voyait bouger, tout en se disant qu'il était ridicule.

Cette ambiance, ces impressions lui étaient familières. Quand il repensait à Taïwan, il se souvenait de la saleté partout présente, mais il lui était doux de retrouver son enfance, même si ce n'était qu'en imagination.

Lorsque le soleil se couchait derrière les montagnes, on pouvait apercevoir en contre-jour les crêtes des montagnes sur la rive congolaise ; le spectacle était magnifique. En-deçà on voyait de sombres reflets, sans doute ceux des eaux du lac Tanganyka ; pour s'en assurer, Sawada est monté sur le toit de l'hôtel. Vue d'en haut, la rive congolaise du lac paraissait beaucoup plus proche que vue d'en bas, de la rive burundaise. Le lac tout entier semblait flotter dans les airs, au point que le lac paraissait surplomber Bujumbura. Il lui semblait avoir déjà vu autrefois de paysages semblables et ces souvenirs emplissaient son cœur.

Il peinait à croire que le lac était plus vaste que le pays ; pourtant d'après la carte, le lac s'étendait bien au-delà de la frontière sud du pays, pour former la limite entre la Tanzanie et le Congo.

...

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

# Écrit de Bujumbura

---

## **Livre-fiction « Ecrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito**

**Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard**

**Version néerlandaise : Peter Keijers**

**Version allemande : Andréas Peil**

## **Chapitre 4**

Dans la salle d'entraînement, Sawada a compris qu'il allait devoir changer ses plans. Il avait en effet pensé consacrer les premiers jours à l'entraînement et réserver les examens pour la fin de son séjour. Mais après huit ans d'attente, les élèves voulaient enfin assister à la promotion des premières ceintures noires du pays ; cela, il le comprenait sans peine.

Les examens devaient avoir lieu dans les locaux de l'école primaire où le groupe s'entraînait d'habitude ; Sawada y était déjà allé une ou deux fois les regarder travailler. C'était une sorte de hangar sans porte ni fenêtre, constitué d'un toit de tôle et de trois parois de bois, construit dans un coin de la cour de récréation en prévision des jours de pluie ; bref, c'était le préau.

Arrivé sur place en taxi vers treize heures, Sawada ne s'était pas le moins du monde attendu à voir autant de spectateurs. Des milliers de visages noirs d'hommes et de femmes de tous âges, rassemblés dans la grande cour de récréation, formaient une marée humaine qui voulait assister à cet événement exceptionnel.

Certains étaient assis sur les branches des arbres, comme d'énormes grappes de fruits dont les yeux brillaient dans le feuillage. Nombre d'enfants étaient juchés sur les arbres auxquels était adossé le préau ; des filles perchées sur un bureau se bouscuaient en gloussant.

D'emblée Sawada a senti que, pour que les examens se déroulent bien, il allait falloir tenir compte de la cohue. Mais comment faire ? Ignorer la foule ? Impossible ! Se limiter au kihon et aux katas ? Exclu également. C'eût été décevoir les spectateurs et risquer l'émeute. Pire encore, c'était se mettre à dos les candidats, frustrés de ne pas pouvoir étaler leurs talents. Il fallait à la fois gagner les spectateurs et contenter les candidats.

En les observant à la dérobée, il avait compris d'où leur venait leur façon de pratiquer kihon et katas : chaque groupe s'était fidèlement imprégné de la manière de leur premier instructeur, au point de reproduire fidèlement ses mouvements ; c'était un signe de profonde confiance. Pour Sawada qui se souciait surtout de la personnalité de ses élèves, la surprise était agréable ; elle le changeait des Européens et de leur ego envahissant.

Trois groupes aux styles et aux tendances différents passaient le test en même temps. Pour éviter les accidents, Sawada avait d'abord suggéré que les combats se passent entre membres d'un même

## **Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

groupe. Et comme il le prévoyait, tous, en vrais guerriers, avaient refusé catégoriquement, car entre compagnons d'arme, ils se connaissaient beaucoup trop bien pour avoir une chance de déployer tous leurs talents, quitte à être blessés. Comme ils ignoraient les règles d'un *shiai*, ils utiliseraient des techniques interdites. En effet, les échauffements, ils multipliaient les mouvements spectaculaires pour épater le public : *mawashi geri* à hauteur de la tête, *ura mawashi geri* en utilisant le talon, *ushiro geri* en tournant le dos, et ainsi de suite. Ils étaient presque tous grands et minces, et leurs longues jambes avaient la souplesse des lianes. Ainsi contre un adversaire de grande taille, Sawada avait sans peine esquivé un coup de pied au visage et contre-attaqué en le poussant au corps tout en se couvrant la tête des deux mains, mais à son grand déplaisir, il a quand même ressenti un petit coup derrière la tête. Car les Burundais sont autrement constitués que les Européens ou les Américains ; s'ils mesurent plus de deux mètres, leurs longues jambes sont des fouets dont il faut apprendre à se garder.

Quand a été donné le signal d'ouverture tant attendu, une marée humaine s'est engouffrée dans la salle, tandis qu'une cinquantaine de débutants en *keikogi* tentaient désespérément de canaliser la foule. Cris et vacarme étaient tels qu'ils couvraient la voix de Sawada et que quelqu'un lui a murmuré à l'oreille : « Je crains que la police n'intervienne. » Sawada se disait qu'il exagérait, tout en sentant qu'il aurait suffi de peu de choses pour que la situation lui échappe.

Pendant ce temps, des combats avaient déjà lieu ; comme on pouvait le prévoir, certains étaient si excités que, perdant toute retenue, ils se bagarraient pour de bon. À chaque fois, Sawada s'interposait entre les antagonistes, prenant parfois le plus agressif dans ses bras pour les séparer. Lorsqu'un combattant a été terrassé avant qu'il ait pu intervenir, il était sur le point de lancer une réprimande quand Salvator Kazungu, chef de l'autre groupe l'a devancé d'une petite phrase : « Ici ça ne se fait pas ! » De cet homme au visage rond, à l'expression habituellement calme, se dégageait une grande autorité ; la foule ne s'y est pas trompée ; certains ont applaudi et se sont mis à danser. « C'est quelqu'un de la famille qui s'est imposé. »

Sawada n'avait plus le choix : il lui fallait s'en remettre à Kazungu. En y pensant, il s'est dit que les choses se passaient sans doute ainsi dans le Japon d'autrefois. Le perdant se couchait tandis que le gagnant dansait en bombant le torse. Ce qui ne l'a pas empêché d'être profondément surpris par la complexité du pays.

Chef du Puma Karaté Club, Salvatore Kazungu, a ouvert la session d'examens par un kata de deuxième dan. Aussitôt, une trentaine de spectateurs au premier rang a poussé un retentissant "Oooh !" : ce n'étaient pas de simples badauds, mais des parents, des connaissances et des amis des candidats. En fin de session, seules dix personnes ont reçu le premier dan, tandis qu'une vingtaine d'autres accédaient aux ultimes *kyûs*.

À la fin du meeting, comme les spectateurs ne se dispersaient pas, Sawada a hurlé « C'est fini. C'est tout pour aujourd'hui », mais comme personne n'écoutait, il a demandé qu'on le laisse passer pour qu'il puisse se changer dans les vestiaires.

Dans la cour de l'école, des jeunes en *keikogi* faisaient la ronde en se donnant la main comme des enfants, tandis qu'un journaliste allait à droite et gauche pour les photographier.

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

L'une des nouvelles ceintures noires, un garçon de très grande taille, est venu vers Sawada, l'a soulevé et l'a déposé sur les bras de deux compagnons qui l'ont facilement enlevé vers le ciel, comme un nain que Samson aurait pris sur ses épaules. De nouveaux cris et applaudissements ont éclaté ; et Sawada, tout sourire, a bien dû répondre aux acclamations en saluant de la tête.

Les cérémonies officielles ont été suivies d'une réception où n'étaient invitées que les principales personnalités. Elle avait été organisée dans un restaurant de première qualité. Une table rudimentaire avait été dressée à l'ombre d'un bosquet : manger dehors à la fraîcheur du jour semblait être courant dans le pays. La nuit tombait et en l'absence d'électricité il devenait difficile de lire l'expression des visages. Sawada a eu l'impression de s'habituer un peu à ce monde. Tant il vaut mieux se réjouir de ce qui nous arrive.

« Je suis très heureux de voir que, grâce à un travail assidu, vous tous ici présents, avez mérité de porter une ceinture noire comme la nuit. » C'est par ces mots prononcés en français que Kazungu a entamé son discours.

Le Puma Karate Club était initialement surtout composé d'immigrants rwandais, mais la responsabilité en a été confiée à des Burundais parce que c'était leur pays ; il fallait que le Burundais Kazungu soit un homme imposant pour avoir été mis à la tête de trois cents personnes.

*(Lettre à : All Japan Karatedo Federation, Wako-kai Office)*

*Madame, Monsieur, J'espère que le courrier précédent vous est bien parvenu.*

*L'unique bureau de poste de la capitale de ce pays ne compte généralement que quatre ou cinq personnes. Quand il y a de jolies filles au guichet, il y a beaucoup de monde (les jeunes de la ville viennent pour bavarder), mais sinon, c'est désert ... Je me demande s'il serait même possible d'envoyer un courrier par avion à partir d'un tel endroit.*

*Officiellement, la fédération de ce pays compte trois groupes. Le Puma Karaté Club (270 membres du Wako Ryu), le Seiken Karaté Club (180 membres de la tendance Shuri Te) et le Sanchin Karaté Club (150 membres de la tendance Naha, qui passeront probablement au Wako dans le futur).*

*Comme je l'ai mentionné dans ma lettre précédente, je pense que tous ces groupes sont comparables aux clubs européens en matière de compétence et de zèle.*

*Nous avons récemment organisé notre premier examen de promotion de dan dans ce pays, et dix ceintures noires (dont deux Nidan) ont été décernées. La liste des noms est jointe en annexe ; je prie donc de rédiger des diplômes à leurs noms.*

*Veillez sur vous, car je sais que vous êtes certainement très occupés.*

...

Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard

# Écrit de Bujumbura

**Livre-fiction « Ecrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito**

Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard

Version néerlandaise : Peter Keijers

Version allemande : Andréas Peil

## Chapitre 5

*(A une jeune parente)*





**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

*Chère Naoko*

*Le lendemain, les piliers du club de karaté avaient organisé un pique-nique en montagne ; dans le minibus nous étions au total à douze.*

*Le pays se trouve en majeure partie sur un plateau situé à plus de 1 000 mètres, mais ce jour-là, nous sommes montés vers l'est, jusqu'à la ligne de partage des eaux située à 3 000 mètres au-dessus du niveau de la mer ; ensuite nous avons poursuivi notre route en direction de Gitega, la deuxième ville du pays (au Japon, on parlerait plutôt d'un village de montagne), située au beau milieu de la carte. Au total, le trajet a duré une dizaine d'heures. Comme Bujumbura se trouve presque à la frontière ouest, nous avons parcouru presque la moitié du pays en largeur. Ceci te donne une idée de sa taille.*

*La zone de la capitale est un monde en soi ; je m'en suis rendu compte en pénétrant dans l'arrière-pays, car les gens y semblent devoir survivre avec le peu qu'ils ont ; le mot "autarcie", que je croyais tombé en désuétude, m'est alors revenu en mémoire. Au bruit du minibus, des vieux et des enfants sont sortis sur le bord de la route pour nous présenter des fruits et des légumes. En pensant au très petit nombre de voitures qui passent par ici sur une journée, j'ai eu le cœur serré ; d'ailleurs, qui peut être tenté d'acheter d'aussi pauvres denrées ?*

*Cependant, leur insouciance me donnait l'impression qu'ils s'attendaient à voir tomber du ciel un poisson évidé, séché et prêt à être mangé.*

*En pareille région, on ressent combien primitifs sont les maisons et ceux qui y vivent. Les habitants semblent appartenir à une autre race ; beaucoup ont la peau sombre, d'une couleur qui rappelle le coca, avec en outre des reflets bleutés, et leur nez est court comme un chewing-gum écrasé tandis que ceux de la capitale ont généralement un teint si pâle qu'il laisse voir les taches de rousseur ; à croire que les Tutsis vivent dans la capitale comme dans un jardin tandis que les Hutus sont relégués dans la montagne.*

*On m'a dit que les catégories de Tutsi et de Hutu sont des créations que les Européens ont inventées à leur usage propre ; mes amis du karaté ne veulent pas que j'aborde la question (d'autant moins que je viens d'arriver)....*

C'était la première fois que Sawada quittait la capitale. La chaîne de montagnes qui forme la ligne de partage des eaux s'élève à partir du lac Tanganyika ; par conséquent, dès qu'on quitte Bujumbura, on pénètre immédiatement dans la zone montagneuse, avec ses forêts denses ; ce qui explique que la quasi-totalité du pays n'est que montagnes.

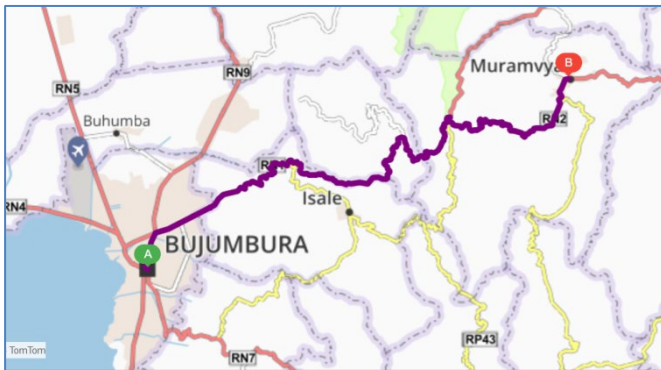
Étonnamment, ces paysages lui rappelaient Hida, sa ville natale, nichée dans les montagnes. Il y avait bien quelques bananiers çà et là, mais il y avait tant de conifères qu'il aurait pu se croire au Japon.

À un endroit d'où la vue était dégagée, le chauffeur du minibus s'était arrêté pour que Sawada puisse l'admirer. Dans un virage sur la crête, dans une sorte de belvédère, se trouvait un café abandonné

## Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard

depuis longtemps ; par une fissure de la vitre, on pouvait le sol en béton, couvert d'eau et d'un amas de mousse jaunâtre. Au mur était encore accrochée une photo encadrée du président du pays.

Sawada n'arrivait pas à détacher son regard de cet homme à la tête patibulaire et au regard perçant, dont l'effigie figurait sur les billets de cent francs. Par contraste, le président du Rwanda, était un bel homme qui aurait pu faire un second rôle très honorable au cinéma.

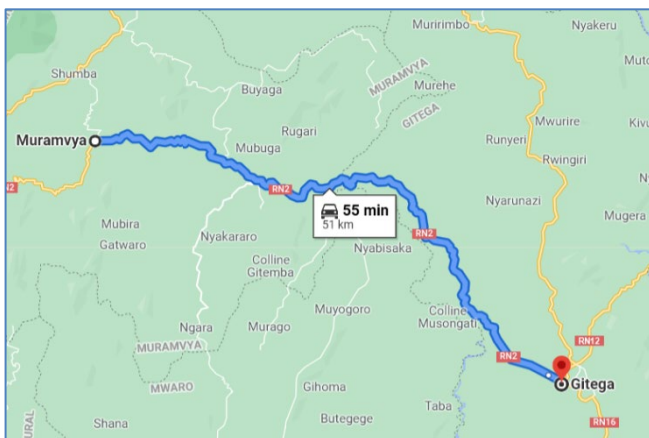


Le village situé immédiatement après avoir traversé la chaîne de montagnes s'appelait Muramviya ; il paraît que, à la période dynastique, la capitale y était établie, mais, lors de notre passage, ce n'était plus qu'un village de montagne typique. Sur la place, c'était, comme tous les dimanches, jour de marché en plein air. Les habitants des villages voisins avaient apporté des céréales et des légumes, mais c'est aux fruits qu'allait l'intérêt de Sawada ; comme

la peau d'un des fruits globuleux lui résistait, un de ses compagnons le lui a ouvert en un tournemain, comme par magie ; il contenait une ruche de graines noires minuscules, enrobées d'une chair d'un jaune éclatant dont le goût aigre-doux, piquant se mariait à un frais parfum<sup>1</sup>.

Sur un étal, une nuée de mouches avait recouvert un poisson noir, momifié, grotesque ; on aurait dit une anguille, mais ses dents acérées et ses yeux terrifiants démentaient cette impression. Il sentait déjà fort ; l'avait-on seulement fumé ? C'était à se demander s'il était encore mangeable. Les ananas et les mangues non plus n'inspiraient pas confiance.

Un de ses compagnons de Sawada lui parlait sans baisser la voix, sans se soucier d'être entendu du vendeur. Devant son indifférence, Sawada s'est dit que les villageois ne comprenaient pas le français ; mais il est vite apparu que ses compagnons se moquaient de leur avis. Ils les méprisaient en toute impunité, par exemple en prenant des denrées sur les étals pour les lui montrer et les laissant retomber nonchalamment, sans même faire mine de les acheter. Tout leur comportement manifestait une arrogance de seigneurs, sans le moindre respect des denrées posées sur le sol. Leur attitude allait bien au-delà du sentiment habituel de supériorité des citadins sur les paysans. Pour Sawada, c'était une révélation : on ne pouvait rien comprendre à la situation du pays tant qu'on n'avait pas été témoin de ces attitudes.



Ils ont repris la route. D'après la carte, cette zone montagneuse allait de Muramviya à Gitega et au-delà jusqu'à la frontière orientale. Le Burundi est un petit pays de montagne, sans ressources naturelles, dont la plupart des habitants n'ont d'autre choix que de vivre de l'agriculture sur brûlis, en cultivant du café et du maïs. Une colonne de paysans et un troupeau de moutons s'est jetée en pagaille sur le bas-côté au bruit du klaxon. Dans le pays les conducteurs sont

<sup>1</sup> Sans doute s'agit-il d'une papaye, ndt

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

arrogants.

Les femmes à la peau sombre, étaient vêtues de capes aux couleurs chatoyantes. Ces gens aux pieds nus étaient pour beaucoup de fervents chrétiens qui rentraient chez eux après la messe du dimanche. Peut-être étaient-ils chrétiens pour la même raison que les Japonais de sa génération : le mot évoquait l'idée de classe sociale élevée et de haut développement intellectuel.

...

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

# Écrit de Bujumbura

---

## **Livre-fiction « Ecrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito**

**Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard**

**Version néerlandaise : Peter Keijers**

**Version allemande : Andréas Peil**

## **Chapitre 6**

Arrivée à Gitega vers deux heures de l'après-midi. Le restaurant moderne, lumineux et élégant où il était prévu de manger était fermé. Mais Stany, l'un des membres du groupe, a surgi d'on ne sait où avec des caisses de boissons. De Bujumbura on n'avait emporté que du pain.

Les nombreux bâtiments blanchis donnaient à la région un caractère un peu occidental. Les églises et les écoles semblaient être bondées ; quelqu'un a dit que Stany y avait fait ses humanités. Après s'être garés un peu à l'écart par un chemin de terre carrossable, dans un vallon, ils ont déjeuné sur l'herbe... de pain sec.

Après le déjeuner, quelques-uns d'entre eux se sont mis torse nu et ont commencé à pratiquer le karaté. Sawada les a observés de loin à l'ombre d'un arbre. Les passants se sont arrêtés pour regarder, et comme pour le mettre en garde, les vieux, les jeunes, les hommes, les femmes et les enfants du village venus de la forêt se sont rassemblés sur le côté opposé de la route et commencèrent à observer la pratique de loin.

Au bout d'un moment, un homme est sorti du groupe des spectateurs et a dit quelque chose aux jeunes pratiquants. Sawada a senti que l'ambiance changeait ; il est donc descendu pour y voir de plus près ; l'homme semblait avoir une trentaine d'années ; ses muscles gonflaient sa chemise délavée, déchirée aux épaules et l'ourlet de son pantalon était tout à fait effiloché.

D'un air dédaigneux, l'homme a toisé Sawada qui n'a qu'un physique banal, avant de lui dire, d'un ton où se mêlaient provocation et condescendance : « Il paraît que tu es le plus fort ». Sawada s'est rapidement préparé tandis que l'autre lui lançait : « Tu tiendrais un round contre moi ? » Parmi les villageois rassemblés derrière lui, il y avait beaucoup de jeunes femmes qu'il voulait impressionner.

Les compagnons de Sawada semblaient plutôt optimistes, sauf Salvator, un peu tendu, qui lui a demandé s'il n'était pas fou, tandis que ses compagnons chuchotaient entre eux « Il est fou ? », tant était grande leur confiance dans les capacités de Sawada, qui s'est dit : « Oh la la ! Je vais y passer !

Çe n'était plus la première fois que cela se produisait. À son arrivée en Europe, son autorité et même son grade étaient considérés avec goguenardise, et tant les élèves que les nouveaux l'avaient mis à l'épreuve, en combat libre et en shiai.

## **Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

Lors du premier entraînement à l'université, un étudiant lui a demandé quelque chose amicalement. À cette époque, il ne savait pas un mot de français. Un autre étudiant, le plus ancien membre du groupe, qui avait appris le japonais en vue de son arrivée, assurait la traduction.

« Il demande si vous avez une ceinture noire..... » (Je me suis posé la question : est-ce qu'il demande ma ceinture ?) Pensant que Sawada n'avait pas compris, l'étudiant a posé sa question autrement : « Est-ce que vous pourriez me battre ? » Réponse : « Je n'en sais rien. »

Sur ce, l'étudiant est parti en haussant les épaules.

À cette occasion, j'ai remarqué que le mot français "demander" a deux sens ; plus tard, j'ai compris que "demander si on a la ceinture noire" signifie "demander si votre ceinture noire est réelle". Un maître de karaté ordinaire aurait répondu : « Si tu te bats avec moi, tu y laissera ta peau. » C'était, paraît-il, la réponse habituelle.

Sawada était de ceux qui prennent au sérieux l'expression à la mode de "vivre suivant la nature ". S'il avait été battu par un Belge en combat libre, il aurait ramassé ses affaires et serait rentré au pays. Il aurait perdu la face devant les amis et connaissances venus le saluer à son départ, mais il n'aurait rien d'autre à faire. Heureusement, en dix ans, il n'avait jamais été déshonoré au point de perdre toute autorité.

Le karaté de Sawada est basé sur le principe classique de « sente nashi - pas d'initiative » ; autrement dit, sur le principe de l'acceptation, de l'accueil.

À l'acquiescement de Sawada, il s'est mis à se mouvoir avec violence, peut-être pour s'échauffer ou aussi pour la frime.

Même lorsqu'ils se faisaient face, Sawada pensait tranquillement à la façon dont il pourrait éviter de le frapper ; bref, il cherchait à lui sauver la face tout en lui montrant sa supériorité.

Vers la fin de sa carrière de combattant, il en était arrivé à se dire : « Même si je ne peux pas battre mon adversaire, je ne serai pas battu moi-même » puis « Même si je suis battu, ce n'est pas la fin du monde ». Dès qu'il en a été ainsi, ses matchs et ses kumites sont devenus beaucoup plus faciles. Cette soudaine intuition lui avait fait désirer d'aller en Europe.

D'ailleurs, Sawada avait l'impression que quelque chose de ce genre allait survenir dans sa vie. Au fond de lui-même, quelque chose le poussait irrémédiablement à livrer combat avec toute la compétence et l'expérience acquises.

Se présenter en hidari-hanmi, en tenant vers le haut une main ouverte et l'autre fermée devant la poitrine. Une attitude familière, sans réfléchir (mushin), en donnant même l'impression de s'amuser.

L'adversaire va tout droit, sans rien de sophistiqué ; le mieux était d'entrer d'emblée ; comme son adversaire lançait son poing droit vers lui, Sawada l'a laissé se venir dans sa main gauche, et sans hésiter, a soulevé son adversaire en lui chuchotant à l'oreille « Mais tu es drôlement costaud. Je n'ai jamais rien vu de pareil. »



## **Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

L'autre a pris Sawada dans ses bras puis a crié deux fois à la foule, sans doute quelque chose comme « C'est terminé ».

« Bravo, maître. » C'est le premier mot de Fidèle, le barbu, un des plus anciens membres du Puma tandis que, stupéfaits, les autres dansaient en levant le poing vers le ciel.

Nous sommes retournés vers le bus ; exténué, Sawada a pris la liberté de s'asseoir sur le siège voisin de celui du conducteur. Là on ne lui adresserait pas la parole.

Derrière lui, on discutait avec animation des péripéties du voyage ; quand le bus a fait une petite halte, quelqu'un a commencé à chanter une sorte de ritournelle en kirundi, en alternance, en y mettant des noms propres selon les besoins. Au début de chaque mesure, les autres frappaient dans leurs mains en disant "A" en signe d'approbation. À la fin de chaque mesure, les autres frappent dans leurs mains en disant "A" en louant la bravoure de Sawada, et en répétant « Sawada Yasuhiko ».

Après le premier couplet, Sawada a commencé à comprendre le phrasé de la chanson. La chanson est devenue un hymne au karaté et au club de karaté.

Jewe, Nzobaza (A)

Nzobaza, Bouma.

Seiken (A)

Na, sanchin.

Au milieu de la chanson, le ton a changé tout à fait, pour faire place à une mélodie à la mélancolie mystérieuse, d'une beauté indescriptible.

Inararibonie.

Kiniyangeya, karaté.

Kiniyangeya, karaté.

Cette dernière phrase a été répétée plusieurs fois par tous. Ce refrain résonne un peu comme "Ah, c'est l'Afrique.

Sawada en a gardé le souvenir d'une sorte de scintillement venu du plus profond de lui-même. Le bus filait à toute allure pour rentrer.

Il a été soulagé d'apercevoir au loin les lumières de Bujumbura. Cette journée avait été la plus excitante de ces derniers temps.

*Quant au karaté ..... dans ce pays, même si vous arrivez les mains vides, vous serez populaire, et certains vous proposeront même de vous marier dans le pays. On m'a présenté des étudiantes de l'école normale de Gitega ; bien qu'elles soient toutes très belles, j'ai saisi dans les yeux d'une fille une telle mélancolie, que j'en ai été peiné, car après tout je n'étais que de passage.*

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

*Bien sûr, tout n'est pas bon. Le métier n'est pas non plus sans risques. Lors d'une pause dans la campagne, un coq de village m'a lancé un défi ; comme l'herbe était épaisse et drue, il ne s'est pas blessé ; la leçon lui a tellement plus qu'il aurait voulu me retenir pour que je le forme.*

*"Le vent au cœur d'une nature sauvage. ", tel est ce voyage ; j'espère seulement qu'on ne trouvera pas mon crâne percé par une lance. Là-dessus.....*

*Heureux de vous avoir écrit,*

*Bien à vous, Yasuhiko*

...

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

# Écrit de Bujumbura

---

**Livre-fiction « Ecrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito**

**Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard**

**Version néerlandaise : Peter Keijers**

**Version allemande : Andréas Peil**

## Chapitre 7

Il n'y avait plus d'eau depuis le matin,. Toute la ville était dans le cas. Difficile pour les hôtels et les restaurants d'assurer le service si ce genre d'incident se produit souvent. Sans doute était-ce la raison pour laquelle Sawada a dû se passer de déjeuner. Lorsqu'il est descendu vers 13 h 40, un jeune serveur pakistanais dont il avait fait la connaissance lui a dit : « Service terminé ! ».

« Dans combien de temps sert-on le repas de midi ? »

« Deux heures et demie ! »

Le temps semblait passer si lentement que Sawada s'est demandé si sa montre s'était arrêtée. (C'est une montre de golf sans trotteuse, portée à la ceinture). Il l'a portée à son oreille avant d'ajouter : « Je vais au restaurant d'en face » où il a demandé une tasse de café (il n'y avait rien d'autre) ; sans en avoir envie, car à peine avait-il porté la tasse à ses lèvres qu'il l'a déposée sans y toucher. Dans le pays on cultive un Arabica, au goût léger et à l'arôme unique. Dans les restaurants et les cafés, on vous en sert un pot avec tous les plats ; on peut en boire à volonté.

Arrivé dans la rue principale, Sawada qui avait envie de marcher, s'est retrouvé dans un terrain vague situé à proximité. Tout près de là, il y avait un garage, portant l'enseigne Toyota, qui semble vide depuis longtemps. Quelques jours auparavant, deux jeunes filles du quartier l'avaient abordé. Sawada était accompagné d'un jeune Belge qui logeait dans le même hôtel que lui et dont il avait fait la connaissance. En les croisant, les filles les ont fait « bonjour » !

La plus grande des deux a montré l'appareil photo du Belge en demandant : « Vous voulez bien nous prendre en photo ? »

Comme le jeune Belge restait muet, Sawada a répondu pour lui : « Il vient de Belgique, donc les photos ne seront pas développées ici et vous ne pourrez pas les voir. » La fille a hoché la tête avec résignation avant d'ajouter : « Vous êtes descendus au Burundi Palace ? Si vous voulez, je peux venir vous tenir compagnie ? »

Ses traits étaient empreints de noblesse. Entre ses yeux on remarquait une petite cicatrice en forme de serpent. De quoi était-ce la marque ? Était-ce une tumeur ou autre chose ? Mais elle ne la défigurait pas, cependant, que du contraire ! A son élégance, elle ajoutait une note de mystère. L'autre fille lui tenait sans doute lieu de chaperon, mais elle semblait avoir bon caractère. Celle qui suivait Sawada

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

était une jolie fille ; elle aurait pu passer pour une jeune mariée qui l'aurait attendu à l'hôtel. « Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir vous consacrer, car nous avons beaucoup de visiteurs ces jours-ci » a-t-elle ajouté, un peu embêtée. Et Sawada en a ressenti une pointe de regret.

« Vous habitez dans ce quartier ? » a-t-elle dit en regardant dans la direction d'où il venait.

Par la suite, les pieds de Sawada l'ont souvent mené vers ce terrain vague, car il caressait secrètement l'espoir secret de la retrouver.

Alors que tous deux suivaient un joli petit sentier tracé dans les herbes sauvages, ils ont croisé un groupe de filles qu'ils ont pris pour des gamines d'école primaire. Toutes les têtes étaient rasées, au point qu'il était difficile en regardant les visages, de distinguer les garçons des filles. Mais les filles portaient des jupes ; après coup, Sawada s'est rendu compte que beaucoup de ces filles avaient une poitrine développée. Sous les tropiques, les filles sont parfois très précoces. Sawada les intriguait particulièrement. L'éclat de leurs yeux contrastait avec leur peau sombre et ces yeux lui faisaient penser à ceux de poissons prédateurs. Sawada leur a lancé un « Bonjour ! Bonjour ! »

« Bonjour ! » ont-elles répondu en chœur.

Plus loin, un gamin suivait Sawada, sans le lâcher d'une semelle. Comme Sawada se retournait de temps en temps pour lui jeter un coup d'œil, le garçon s'est mis à chanter d'une voix fine et claire ce qui semblait être un hymne religieux, comme pour le faire réagir. Sawada lui a demandé « Tu as appris ça à l'école ? ». En réponse le garçon a désigné derrière lui un petit bâtiment tout blanc qui ressemblait à une église.

Sawada a mis deux heures pour atteindre l'autre restaurant. Quand il a demandé s'il pouvait encore manger, le serveur lui a répondu : « Le service est terminé. » Il ne restait qu'un seul client, un petit gros, qui lui a lancé d'un air moqueur : "Fini, fini !", comme un gosse se moque de la gaffe d'un copain.

Sawada a ri avec lui parce qu'il n'y mettait pas malice ; tout de même, comment s'entraîner l'estomac vide ?

Sur le chemin du retour il est passé devant une pâtisserie qu'il connaissait, mais elle était fermée ce jour-là. Retour à l'hôtel où il a demandé à l'un des employés s'il y avait un magasin d'alimentation ; il y en avait bien un, dans le quartier dont il revenait. Fermé également !

Alors Sawada s'est souvenu qu'il y avait encore quelques ananas et des noix dans un coin de sa chambre, et il est monté les manger.

Il y a des moments où l'on se plonge avec plaisir dans la routine quotidienne, et d'autres où on n'en a pas envie. Mais ce jour-là Sawada a été très content de pouvoir s'entraîner.

...

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

# Écrit de Bujumbura

---

**Livre-fiction « Ecrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito**

**Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard**

**Version néerlandaise : Peter Keijers**

**Version allemande : Andréas Peil**

## Chapitre 8

Il y a des jours où on se plonge avec délices dans sa pratique quotidienne, et d'autres où on n'en a pas envie.

Pour Sawada l'entraînement du jour était un vrai plaisir. D'habitude, il rassemblait tous les membres des trois clubs au milieu de la cour de l'école et les faisait travailler pendant une trentaine de minutes. Puis il répartissait les pratiquants en trois groupes distants de quelques dizaines de mètres sous le préau, et leur faisait poursuivre l'exercice sous la direction d'un aîné. Le travail en commun lui servait à introduire de nouvelles techniques ou de nouveaux concepts, tandis qu'en allant d'un groupe à l'autre, il pouvait superviser et corriger chaque groupe séparément.

Dans le pays, le soleil se cache derrière les montagnes vers 18 heures ; tout devient alors subitement sombre. Comme les exercices débutent à dix-sept heures trente, il ne reste guère de temps pour travailler à la lumière du jour ; c'est le temps du travail en commun. Une fois la nuit tombée, la suite des activités se déroule à la lumière d'une ou deux ampoules nues. Une fois que les yeux y sont accoutumés, cela ne fait guère de problème.

Ce soir-là, il s'agissait d'apprendre à donner un coup de pied à donner et à s'en défendre.

Comme il y avait trop de monde, Sawada avait choisi de donner ses explications aux responsables des trois groupes. Il choisissait l'un d'eux pour l'attaque en se réservant la défense. La même action était montrée à plusieurs reprises, puis commentée.



**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

Léonard, le petit frère de Salvator, effectuait tous les mouvements de façon remarquable ; pour cette raison, Sawada l'avait choisi comme partenaire. Mais alors qu'il éludait sans peine les attaques de ses compagnons, il peinait à se défendre des attaques de Sawada. Ses attaques à l'abdomen étaient lancées avec vigueur quoique avec retenue, en sorte que le dommage n'était pas grand. Mais le résultat en a été que tous ces jeunes hommes se sont rendu compte de la puissance des coups de Sawada.

Ensuite tous, débutants compris, ont répété attaque et défense. Ils étaient plus d'une centaine ; pourtant personne n'a été blessé, même légèrement. En Europe, cette qualité de retenue est impensable, ce qui mérite mûre réflexion.

Puis est venu le moment de l'application pratique.

Sawada et Salvator se sont d'abord affronté dans un combat d'introduction au cours duquel Salvator s'est montré incapable de contenir ne fût-ce qu'une seule attaque au visage et au corps, aussi ordinaires soient-elles. Pourtant en voyant l'ardeur au travail des deux frères, Sawada n'avait pas l'impression qu'ils voulaient le flatter, ou faire des erreurs volontaires. Il y avait là quelque chose d'implicite, comme une peur instinctive de l'autorité.

L'entraînement terminé, Claude, un grand barbu plutôt taiseux, lui a dit : « Vous êtes sacrément dynamique » ; dans sa bouche, c'était un éloge sans le moindre soupçon de flatterie.

Ce soir débutait le réveillon de Noël.

*(Suite de sa lettre à Naoko)*

*Ne me harcelez pas. Après tout, vous êtes la seule à qui je prends le temps d'écrire. Rien d'étonnant à cela, car je n'ai que votre adresse.*

*Jusque dans la soirée d'hier, nous avons pratiqué le karaté, et nous étions nombreux. Il paraît que la majorité des habitants du pays sont catholiques, mais je me demande si la veillée de Noël est aussi importante qu'on aurait pu le penser. Et pourtant, le restaurant de l'hôtel était décoré fastueusement (pour cette région, s'entend) et le menu affichait des prix inhabituels. J'étais accompagné de mes amis du karaté, mais quand ils se sont rendu compte que je buvais plus que je ne mangeais, tous m'ont laissé tranquille.*

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

*J'étais assis à côté d'un jeune couple de blancs, sans doute des Belges ; la jeune femme, une blonde au teint pâle, était particulièrement belle, et sa beauté ressortait davantage encore dans la pénombre.*

*Dès que je suis sorti du restaurant, j'ai eu l'impression d'avoir commis une mauvaise action ; car un petit vendeur de cacahuètes d'une dizaine d'années m'a tendu sa pauvre main en disant quelque chose comme « flompe ».*

*Un sachet de cacahuètes valait cinq francs ; le repas de réveillon en coûtait trois mille, pourboire compris. Le contraste entre les invités de ce somptueux dîner aux chandelles avec vin etc..., et ce gosse aux pieds nus, errant sous une pluie fine jusqu'à presque minuit, pour essayer de gagner quelques pièces, était trop violent pour moi.*

*Je lui ai dit que, comme je sortais de table, je n'avais plus faim pour des cacahuètes, et je lui ai donné un billet de cent francs en ajoutant « Joyeux Noël »*

*En lui tapotant le dos à travers ses guenilles, je le sentais si léger qu'un coup de vent aurait pu l'emporter. Ici les enfants ont une expression un peu renfrognée devant l'inattendu. Mais en prenant la fuite ce gosse semblait plein de reconnaissance.*

*Cet après-midi, j'ai été invité par un de mes amis du karaté à un mariage dans la cathédrale de la ville.*

*C'est alors que j'ai ressenti que la classe supérieure du pays forme un groupe bien précis. Lorsque ces hommes et ces femmes, élancés comme des peupliers et en habits de cérémonie, se sont disposés dans les travées de droite et de gauche, j'ai eu l'impression d'être un avorton ; autour de moi les blancs avaient un air minable.*

*J'ai commencé à douter de la pertinence de la distinction entre Hutus et Tutsis, en particulier dans le groupe du karaté. Par exemple, un Hutu riche sera traité comme un Tutsi honoraire.*

*En Belgique, on m'avait dit qu'il n'y avait plus de Hutus à Bujumbura parce qu'ils avaient tous été tués pendant les émeutes et la guerre civile.*

*Mais sur place, j'ai compris que c'était plus subtil qu'une affaire de « race ».*

*Désolé de vous ennuyer avec ce sujet. J'espère que ça ne vous a pas trop dérangé. La suite dans mon prochain courrier.....*

*A ma chère Naoko, que je salue*

Yasuhiko

...

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

# Écrit de Bujumbura

---

**Livre-fiction « Ecrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito**

**Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard**

**Version néerlandaise : Peter Keijers**

**Version allemande : Andréas Peil**

## Chapitre 9

Le directeur de l'hôtel s'est approché de Sawada, après avoir attendu la fin de son petit-déjeuner.

Le directeur : « Vous partez demain ? »

Sawada : « Non, le groupe de karaté en a discuté et a décidé de prolonger mon séjour d'un mois. »

Pour une raison quelconque, le directeur a eu l'air terriblement perplexe.

Le directeur : « Alors qui va payer les factures maintenant ? »

Sawada : « Est-ce que le Puma ne va pas les payer comme avant ? »

Le directeur : « Le gouvernement a payé la facture jusqu'à aujourd'hui, mais ..... »

Son hésitation est palpable, mais il a fini par accepter lorsque Sawada lui a promis de lui envoyer Fidèle.

Cet incident a troublé sa promenade matinale. Dans ce pays, vivre à l'hôtel est un luxe. Par conséquent, même si le Puma compte de nombreux membres, l'idée de leur être à charge lui pesait. Non pas tant par peur de leur porter préjudice que par un sentiment de dette à leur égard. Mais lorsqu'il s'est rendu compte qu'il donnait bien plus qu'il ne recevait, il s'est senti manipulé. Tout bien considéré, il était plus que probable qu'un des membres du club ferait jouer ses relations pour faire payer le gouvernement. Dès lors, il ne s'est plus senti tenu à la sobriété. Dorénavant il choisirait les meilleurs plats à l'hôtel. Pour leur épargner la dépense, il avait payé de sa poche les billets d'avions : c'était une mauvaise idée. Il venait seulement de comprendre que c'est l'élite du pays qui fréquentait le Puma.

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

Les derniers temps, Sawada descendait volontiers vers le lac Tanganyka à peu de distance de l'hôtel. Il avait du plaisir à traverser le centre-ville, cherchait le chemin de terre parmi les mauvaises herbes, passait près de grands palmiers ; dans l'ombre il voyait ici et là des régimes bananes. Puis venaient les marais où à son grand plaisir il avait trouvé des sortes de tournesols. Cela lui rappelait le jour où, à Taiwan, tous les enfants avaient été invités à planter des tournesols dans la cour de l'école nationale, car de leurs graines, on extrayait le lubrifiant des avions de chasse.....

Au bord du lac, les habitants des environs se savonnaient et se rinçaient dans l'eau peu profonde avant d'étendre leurs vêtements à sécher sur l'herbe. Parfois, Sawada croisait des pêcheurs qui deux par deux remontaient leurs filets.

Ce jour-là, Sawada avait prévu de faire des croquis des paysages en bordure du lac entre deux baignades. Comme support, il utilisait les papiers d'emballage des poubelles de l'hôtel, et aussi le verso des feuilles du calendrier de l'année écoulée. Comme fusain, il utilisait un bâtonnet de charbon de bois trouvé dans des monticules à la décharge publique. Pour sujets il avait choisi un homme portant un grand bouquet de fleurs en équilibre sur sa tête, une femme à la poursuite de sa chèvre et des enfants en train de pêcher...

Dès qu'il a entamé ses croquis, une foule s'est rassemblée derrière lui, d'abord des enfants, bientôt suivis d'adultes. Il en a ressenti de l'agacement, tout en sachant que ses sentiments n'y changeraient rien.

Tout à coup la personne qui se tenait derrière lui, a disparu, et quand il a jeté un coup d'œil derrière lui, il a vu un enfant s'enfuir à toutes jambes, en serrant ses vêtements contre son ventre car il n'avait pas eu le temps de se rhabiller. Sans qu'il s'en soit rendu compte, un camion s'était garé sur le bord de la route à peu de distance : deux policiers en uniforme se tenaient à proximité. La peur au ventre Sawada s'est approché d'eux et leur a demandé : « Les baignades sont interdites ici »

Les policiers : « C'est interdit. »

Les policiers semblaient se demander que faire de Sawada. L'un d'eux paraissait calme, mais l'autre, les yeux injectés de sang, n'avait pas l'air rassuré.

Sawada : « Je suis de passage, je ne savais pas. »

[www.wado-kamigaito-ryu.be](http://www.wado-kamigaito-ryu.be)

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

Il leur a demandé pourquoi c'était interdit ; l'un des deux lui a répondu : « A cause du risque d'émeutes. »

Sawada a rapidement vidé les lieux tout en jetant de fréquents coups d'œil derrière lui, et en se demandant si les policiers allaient le suivre.

(Tout en leur disant mentalement : « Savez-vous, Messieurs, que je suis un invité d'honneur. Si vous me manquez de respect, le président Bagaza en sera informé »).

Une des résidences présidentielles était située sur le trajet de ses promenades. Un jour qu'il passait devant le mur de clôture du palais, il s'est haussé sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil sur le jardin d'apparat où patrouillait un soldat en armes : à peine le militaire a-t-il aperçu Sawada qu'il s'est précipité vers lui d'un air menaçant.

Décidément, puissants comme misérables, tous les habitants de ce pays, sont sur le qui-vive. Personne n'est en sécurité.

*(Lettre aux anciens élèves de son lycée)*

*À vous tous, je souhaite une heureuse année.*

*Ici l'année a commencé au milieu d'une nuit tropicale. Au Japon, le premier jour de l'an est, pour les propriétaires de restaurants, l'occasion de faire la grasse matinée tandis que pour les gens ordinaires, c'est un jour comme un autre. Ici c'est jour férié ; il y a par conséquent peu de passants. Le vieux vendeur de tabac établi en face de l'hôtel en est contrarié.*

*Mon séjour a été prolongé d'un mois. Comme je me suis un peu adapté au climat du pays, je suis maintenant capable de faire de plus longues promenades. Depuis peu, j'aime descendre vers le lac Tanganyka. Il est déconseillé de s'y baigner à cause des crocodiles, mais je vois toujours des nuées d'enfants en train d'y patauger. Y aurait-il vraiment des crocodiles ? Oh oui ! Le danger est bien là ! Si quelqu'un se fait happer, c'est le sauve-qui-peut.*

*La peur au ventre, j'ai pris le risque de faire trempette.*

*Un de mes copains du karaté m'a raconté que, voici quelques années, un de ses cousins a été attaqué par un petit crocodile qui lui a arraché des lambeaux de chair et l'un ou l'autre membre. Je ne suis pas rassuré.*

*L'autre danger ce sont les hippopotames. À deux ou trois reprises, j'ai pu apercevoir de loin leur dos ou leur tête au ras de l'eau. Ils sont en général plutôt débonnaires, paraît-il, et se laissent approcher jusqu'à une dizaine de mètres. Mais s'il y a un chien dans les parages, ils attaquent furieusement et vous broient entre leurs énormes mâchoires ; on n'en réchappe pas.*



**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

*Dans le courant de l'après-midi, le vent tourne et les eaux du lac sont agitées ; je n'y vais donc que le matin ; j'y joue avec les gamins, dont beaucoup parlent français ; c'est toujours un bon moment. Dans ma jeunesse, j'étais membre d'un club de natation ; lorsque je montre ce que je sais faire, ils sont tout excités et essaient de m'imiter ; je me sens à l'aise en leur compagnie. Mais à mon grand regret, aucune femme ne vient nager par ici.*

*Un jour que je me prélassais dans une cabane au bord du lac, l'occasion s'est présentée de faire connaissance avec cinq ou six jeunes filles en âge de lycée. Elles ne rêvent que d'Europe, et si elles apprennent qu'un Européen est célibataire, elles lui parlent tout de suite de mariage. Sauf la plus belle fille du groupe qui a, paraît-il, déjà un fiancé.*

*« Est-ce que tu n'aimerais pas épouser une fille d'ici ? » m'ont-elles demandé. Comme je ne savais pas quoi répondre, elles ont poursuivi : « Tu préfères une Japonaise ? »*

*« Je n'aime guère les Japonaises » j'ai répondu. « Et même je ne les aime pas, mais à une Caucasienne je ne dirais pas non, etc... » Elles ne sont qu'ignorance et naïveté, mais qu'elles aillent en Europe pour leurs études et il ne restera rien de leurs illusions. Tant qu'elles restent au pays, elles conservent leur innocence, et c'est tant mieux.*

*Voilà des propos bien amers ! Je vous en prie, faites comme si vous ne les aviez pas lus.*

*Mon meilleur souvenir à vous tous !  
(fin de la lettre aux anciens du lycée)*

...

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

# Écrit de Bujumbura

---

**Livre-fiction « Ecrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito**

**Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard**

**Version néerlandaise : Peter Keijers**

**Version allemande : Andréas Peil**

## Chapitre 10

Aujourd'hui c'est dimanche : pas d'entraînement. Sawada a toute la journée pour lui ; il se réveille détendu.

Peu après quatorze heures, alors qu'il allait vers sa chambre, il a vu une porte ouverte ; à l'intérieur, un jeune blanc lui a fait signe d'entrer et lui a demandé : « Chinois ? »

« Non, japonais ! »

Il avait belle allure avec ses lunettes mais il semblait nerveux ; son tempérament sans doute ! On aurait pu trouver lui trouver le visage avenant, si ce n'est qu'il cachait mal une indifférence mêlée d'arrogance. Sawada a vite compris ce qui lui donnait cet air-là : la bouteille de whisky à moitié vide sur une table basse ! Il s'enivrait dès le matin. C'était un étudiant en économie politique de l'université de Gand ; lors d'un concours, il avait gagné une bourse d'études qui lui permettait de faire un séjour de trois mois dans le pays de son choix ; il avait choisi le Burundi.

Ce jeune homme lui avait fait une mauvaise impression dès son arrivée ; pour commencer, il avait ordonné à Augustin, le commis de l'hôtel (et l'assistant personnel de Sawada), de lui trouver une maison à louer avec gouvernante et gardien, en lui promettant un mois de salaire. À la surprise de Sawada, il avait ajouté : « Je veux que tu me trouves une fille belle, propre et avenante. »

Par « propre » - il insistait lourdement là-dessus -, il voulait dire "sans maladie". Augustin, qui est pygmée, a sursauté, ce qui le faisait paraître encore plus petit ; sa grimace disait tout son malaise. Comme membre de l'ethnie Twa, la plus basse du pays, il ne pouvait pas aller chercher une fille chez les Tutsis ou les Hutus ; son choix devrait être limité à sa propre ethnie. Ce blanc se contenterait-il d'une pygmée?

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

Le garçon lui a répondu « Qu'importe que ce soit une blanche, une jaune ou négresse...Je me fiche de la couleur de sa peau. J'ai dit négresse ? C'est très mal vu de nos jours, j'oubliais ! »

Augustin : « Si ça vous était vraiment égal, vous n'auriez pas donné tant d'explications. »

Une telle muflerie mettait Sawada très mal à l'aise ; brusquement il avait sous les yeux les mauvaises manières des colons pour les habitants de leur ancienne colonie. Mais peut-être était-ce un lâche qui se donnait de grands airs.

Il était là d'une semaine, sans presque avoir mis le nez dehors.

« L'année vient de commencer » disait-il, « l'ambassade et les administrations sont certainement encore en congé. »

« Vous pourriez faire autre chose, comme aller au cinéma » répondait Sawada.

« Oui, mais c'est dangereux ! »

A Bujumbura, on ne joue les films que le soir ; et ce jeune homme avait peur de se trouver dans une foule de noirs, surtout après la tombée de la nuit.

Sawada : « Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, non ? »

L'autre : « Oui mais vous, vous faites du karaté ! »

Sawada : « Pourquoi est-ce que vous ne vous trouvez pas une fille ? Ici elles ne sont pas farouches. »

En effet, on ne considère par le sexe ici de la même façon qu'en Asie ou en Occident ; Sawada s'est même parfois demandé si des mots comme prostitution ou retenue avaient un sens. Même les hommes qui ont un travail ne se gênent pas pour mendier auprès des voyageurs fortunés. Et personne n'y trouve à redire. C'est sans doute la seule vraie différence entre ce pays et les nôtres. Le naturel et l'insouciance des femmes donnent l'impression que ce sont de bonnes mères et de bonnes épouses, et qu'elles jouissent de la considération de leurs voisins.

Ce soir-là, Sawada n'avait pas envie d'aller au cinéma, mais alors qu'il passait devant le cinéma après dîner, le petit vendeur de journaux, dans l'embrasement de la porte, lui a chuchoté « Sawada ! »

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

Il lui a fait signe « Non merci, pas de journal aujourd'hui. » La Gazette du Burundi est un morceau de papier grossier plié en deux ; en gros caractères, à deux endroits, on y annonçait un article sur Sawada. Pour détourner la conversation, Sawada lui a demandé ce qu'on jouait.

Là-dessus, les deux pans du rideau de porte se sont écartés sur la grosse tête ronde du directeur : « Vous entrez ? Le film commence bientôt. » Il ne restait plus qu'une trentaine de minutes. Comme on le dit ici, le visage est un laissez-passer : rien à payer pour Sawada. À l'intérieur, des bancs en bois et des chaises pliantes disséminés sur le sol en terre battue. Le cinéma fait toujours salle comble ici. L'étage, qu'on appelle le balcon, restait vide, mis à part quelques Blancs qui paient un supplément.

Ce soir-là, le film s'intitulait Atlantide : une production américaine banale, importée de Belgique, doublée en français et sous-titrée en néerlandais.

Le public vibrait au rythme de l'action ; quand est apparu en gros plan le visage de la reine de l'Atlantide, un "Ah !" de ravissement est monté du public ; et « Ah ! » encore, quand elle et le jeune premier ont échangé un baiser. Le film culminait dans une fusillade lors une évasion. Le méchant battu, le public a éclaté en applaudissements bruyants.

C'est le genre de foule où Sawada aimait se plonger. Après tout, les gens d'ici sont heureux, se disait-il, tout en pensant à la responsabilité d'intellectuels comme les frères Kazungu. Le niveau des gens du peuple est tel qu'ils n'auront probablement jamais accès aux chefs-d'œuvre de l'humanité.

Salvator Kazungu considérait « Yakuza » comme le seul bon film japonais ; un film avec Robert Michum et Ken Takakura<sup>1</sup>. « Vous ressemblez à Ken Takakura, Sawada-san ! » Et Salvator, son meilleur ami dans le pays, avait l'air sincère.

En sortant du cinéma, Sawada a remarqué une jeune femme, vêtue d'une robe à fleurs aux couleurs pâles : traits harmonieux, joues lisses et un joli nez. En le croisant, elle a fait « Bonsoir ! » d'une voix très douce. Sawada s'est retourné : elle s'était également arrêtée en l'invitant du regard. Tout naturellement les mots sont lui venus : « Je loge à l'hôtel à deux pas d'ici ; vous m'accompagnez ? » Sans rien dire, la jeune femme est venue à son côté. A l'hôtel, le réceptionniste a fait celui qui n'a rien vu.

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

En montant les escaliers, Sawada lui a demandé : « C'est combien ? » Elle, d'une petite voix : « Deux mille francs. Pour la nuit, ce sera quatre mille francs. » Sawada avait presque décidé de la garder pour la nuit, mais il lui est revenu qu'il n'avait que deux mille francs dans son portefeuille. Il lui a tendu ses deux billets de mille francs en ajoutant : "Si vous acceptez de me faire crédit, je vous paierai le reste demain matin. » C'est ainsi que les choses se sont arrangées.

Dans la chambre, la jeune femme est allée se rafraîchir, sans un mot ; elle est ressortie de la salle de bain, tenant ses vêtements et ses chaussures à la main. Un corps splendide ! Sawada est resté à l'admirer pendant un moment. Sa peau humide, brillante, tendue était bien d'une jeune femme ; le contraste entre ses cuisses charnues et la finesse de ses jambes et la finesse de ses mollets, lui faisait une silhouette triangulaire. Le bas de son corps semblait plus sombre que le haut ; de même que sa taille et ses fesses étaient plus foncées que ses cuisses.

Assis sur le divan Sawada lui a fait signe de venir s'asseoir sur ses genoux. La femme s'est mise de profil, les hanches (on y voyait les signes de ses vaccinations) à hauteur de sa bouche. Rien n'égale la douceur d'une peau noire. La sensation que lui faisait ce corps nu, frais d'abord, puis de plus en plus chaud, était indicible. Lorsqu'il a effleuré ses seins et la toison entre ses jambes, elle n'a pas eu le recul qu'ont les Européennes qui vous repoussent avec un gémissement irrité. Puis il l'a entraînée vers le lit.

Après quoi, il a préféré la laisser partir en ajoutant : « Demain soir vers minuit ? » A quoi elle a acquiescé d'un petit signe de tête. Entretemps elle lui avait appris que, née au Rwanda, elle était venue vivre dans le pays car sa mère était burundaise.

Sawada avait tant transpiré qu'il a eu besoin d'un bain. Après quoi, allongé sur son lit, tout imprégné encore du corps de la jeune femme, il s'est dit qu'elle était proche de l'interlocutrice idéale avec qui s'entretenir ici.

...

-----

1. « Yakuza », film de Sydney Pollack, avec Robert Michum et Takakura Ken, tourné en 1974. Le film est donc américain, et non japonais comme le croit Salvator.

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

# Écrit de Bujumbura

---

**Livre-fiction « Ecrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito**

**Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard**

**Version néerlandaise : Peter Keijers**

**Version allemande : Andréas Peil**

## Chapitre 11 et FIN

(Rédigé à Bruxelles)

Chers tous,

Le 1er février, je suis revenu « sain et sauf » à Bruxelles...Enfin, « sain » c'est moins sûr.

Cinq jours encore à attendre pour être sûr d'avoir échappé au choléra. On m'avait dit de prendre des médicaments contre le paludisme pendant encore six semaines, mais comme ils sont un peu lourds pour l'estomac et les intestins, j'ai préféré laissé tomber.

Ici au nord de la Belgique, il tombait de la neige fondante et les visages semblaient bleus de froid ; il est vrai que je venais de l'équateur.

Au Burundi, ni cuisine, ni lessive : c'était le paradis. Je n'étais jamais seul ; il y avait toujours quelqu'un à qui parler, à l'hôtel ou ailleurs.

Mais une fois chez moi à Bruxelles, je n'avais plus devant les yeux que les murs froids de ma petite chambre. Il me faudra du temps pour reprendre ma vie d'avant.

A seize heures trente, il fait déjà si sombre que j'ai besoin de la lampe pour écrire.

Tous les après-midi, je me sens fiévreux, ce qui ne me rassure pas. Là-bas, il m'est arrivé de toucher la main d'une mendiante lépreuse qui n'avait perdu plus de doigts ; en nageant dans le Tanganyka, j'ai souvent bu la tasse ; et par-dessus le marché, j'ai perdu mon pucelage. De quoi avoir des sueurs froides.

Au Burundi, il allait de soi pour tout le monde que la vie ne s'arrête pas avec nous. Porté par l'ambiance, j'ai, comme tout le monde, négligé la prévention des maladies locales. Mais dès mon retour en Belgique, j'ai commencé à regretter ma négligence ; dans un monde individualiste, quand on meurt, il n'y a plus rien.

[www.wado-kamigaito-ryu.be](http://www.wado-kamigaito-ryu.be)



**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

En rentrant d'Afrique, j'ai été frappé d'un fait qui m'avait échappé jusqu'alors : bien des gens en Europe ont des yeux, un nez et des traits nets, mais l'ensemble est fade et terne. Le contraste est frappant avec l'expressivité des visages au Burundi, qu'ils soient beaux ou laids d'ailleurs.

Les Occidentaux se plaignent souvent de l'impassibilité des Orientaux, mais ce n'est pas une bonne façon de voir les choses. En Europe, sauf débordement de joie, de colère, de tristesse ou de chagrin, l'expression des visages est souvent calculée ; elle manque de spontanéité. Sauf quand ils en ont décidé autrement, les Européens gardent en général le visage fermé ; ils sont indifférents aux autres.

Là-bas, comme l'usage n'est pas de se composer une expression ou de dissimuler ses émotions, tous portent leurs sentiments sur le visage et parfois même sur tout le corps.

Dans mon état d'esprit actuel, je trouve cette façon d'être plus humaine ; j'ajouterais même qu'elle est proche du zen.

Depuis mon retour, je suis déjà été plusieurs fois faire des emplettes, je suis allé chez le coiffeur et au restaurant. Ce qui me frappe, c'est la froideur des commerçants d'ici ; la jovialité et l'entrain des Burundais me manquent. Café, bière, repas, tout avait davantage de saveur là-bas. Tout y était plus vivant. Tout y était plus beau...

C'est une sorte de maladie ; peu importe le nom qu'on l'appelle mal de l'Afrique ou syndrome du Burundi ; en tout cas, je suis sûr d'en être atteint...

Il est 17h30. Si je poste ma lettre maintenant, elle partira avec la dernière levée. Il est temps d'y aller.

-----

Sawada voit une petite fille le dépasser en courant, une enveloppe à la main. Il lui donne cinq ans environ ; avec sa queue de cheval, son pantalon bien coupé et son chemisier en coton rose, elle est vraiment mignonne. Sawada qui, ces derniers mois, n'a vu que des peaux sombres est ébloui par la blancheur de son visage.

La boîte aux lettres est placée bien trop haut pour qu'elle puisse l'atteindre. Sawada lui prend l'enveloppe et la glisse dans la boîte aux lettres. Et la petite, toute contente, de dire : « Merci, m'sieur ! », avant de s'encourir. Tout d'un coup, Sawada a senti le syndrome burundais se dissiper.

**Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard**

C'est ce dont il avait besoin. Pour pouvoir reprendre l'enseignement du budo en Europe, il lui fallait éliminer tout ce qu'il avait absorbé d'Afrique.

Adieu donc, Burundi ! Et adieu, Tanganyika !



FIN

Photo du Lac Tanganyika : Par Worldtraveller — From gallery.world-traveller.org. Transferred from the English Wikipedia., CC BY-SA 3.0, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=326326>